POUR UNE NOUVELLE MÉTAPHORE
de l'expérience historique canadienne

PAR Jocelyn Létourneau

CET ARTICLE A ÉTÉ COMPOSÉ À PARTIR DE FRAGMENTS ORIGINAUX D'ARGUMENTATION ET D'EMPRUNTS À UN TEXTE PRÉCÉDEMMENT PUBLIÉ : «QUELLE HISTOIRE POUR L'AVENIR DU CANADA ?», DANS J. LÉTOURNEAU, *PASSER À L'AVENIR. HISTOIRE, MÉMOIRE, IDENTITÉ DANS LE QUÉBEC D'AUJOURD'HUI*, MONTRÉAL, BORÉAL, 2000, P. 79-107.

Alors que la recherche historienne sur le Canada n'a jamais été aussi florissante, nombreux sont les auteurs qui se lèvent en clamant que l'on ne fait plus d'histoire du Canada. Ils ont raison.

Les trente dernières années ont en effet coïncidé avec l'accroissement phénoménal des études monographiques portant sur un aspect ou l'autre de l'histoire du Canada. À n'en pas douter, ces travaux ont énormément contribué à enrichir notre compréhension de la diversité et de la complexité de ce qui a fait le pays. Il est clair maintenant que l'on ne peut plus approcher l'histoire du Canada par la seule lorgnette des politiciens, des entrepreneurs, des non autochtones, des hommes, des immigrants de première vague, des gens d'Ottawa, de Montréal ou de Toronto. Il est tout aussi évident que l'on ne peut plus utiliser une problématique univoque ou simpliste pour saisir l'«expérience canadienne». Les praticiens de l'histoire sociale l'ont montré, l'aventure du Canada — si tant est qu'une telle idée générique du pays puisse avoir un sens ! — a été vécue sous des formes et sur des modes très variés par les uns et les autres. Il est ainsi un Canada des riches et un Canada des pauvres ; un Canada pour les anglophones et un autre pour les francophones ; un Canada des maritimes et un Canada des prairies ; un Canada des «intégrés» et un autre des «désaffiliés» ; un Canada du Sud et un (second) du Nord ; etc.

La multiplication des perspectives sur le Canada n'a pas été sans effets majeurs — malheureux aux dires de certains. Elle a ainsi transformé l'histoire du pays en autant de microrécits de l'expérience canadienne, chacun d'eux renvoyant à une vision particularisée du passé du Canada. De cette manière, toutes les « catégories » de Canadiens ont pu s'offrir le Canada qu'ils voulaient ou celui dans lequel ils se retrouvaient ou se reconnaissaient le mieux. Qui dit mieux à l'ère des identités circonscrites et polyvalentes ?

L'avènement de l'histoire pluraliste a également eu pour conséquence de



Les Patriotes par Jane Katherine Elice / National Archives of Canada / C13392

soumettre la matière du passé (canadien) à l'empire d'une fausse rectitude scientifique de même qu'à une philosophie plate de la connaissance, celle de l'indifférenciation comme principe d'objectivité historienne et de mise en narration de ce qui fut. C'est ainsi que l'histoire du Canada est apparue à la limite comme l'ensemble de ce que l'on pouvait découvrir et raconter à propos du passé du pays. Pour les tenants de l'histoire pluraliste, le récit historique idéal était en effet celui qui épousait et exprimait tous les points de vue du pays. Ce récit-modèle était en outre celui qui, du fait même de l'ampleur de sa couverture, colmatait les brèches par où d'autres récits, réputés plus «orientés» et donc moins riches, pouvaient faire irruption.

La conséquence la plus éprouvante peut-être de la prédominance de l'histoire pluraliste a été de singulièrement diminuer la possibilité de rendre compte de l'expérience historique canadienne sur un mode global. Certes, la synthèse d'histoire du Canada n'a pas disparu comme genre ni comme projet. Plusieurs très bons ouvrages ont d'ailleurs paru au cours de la dernière décennie notamment. Mais leur contenu a consisté en une histoire des peuples, groupes et minorités du Canada bien davantage qu'en un récit fort et structuré de ce que fut l'expérience historique canadienne comme totalité. Faire l'histoire du pays à partir de l'optique de ses habitants en insistant sur la multiplicité de leurs pratiques empiriques et la diversité de leurs appartenances identitaires est ainsi devenu une alternative, voire une panacée, au défi d'agencer la matière factuelle de l'expérience canadienne autour d'une conception métahistorique du Canada.

Certains intervenants, inquiets à l'idée de voir le pays sombrer dans le vide créé par l'absence d'une mise en narration focalisée, voire fière, de sa destinée historique, ont réagi avec virulence à l'impérialisme réputé du récit pluraliste en affirmant, à mots à peine couverts, que ce récit était rien de moins que fiduciaire d'un néant identitaire susceptible d'étioler la fibre nationale et d'articuler le passé du Canada aux querelles contemporaines de lobbies en mal de légitimité politique. À la place de pareille narration réputée démissionnaire et déroutante, il était agréable à ces intervenants de voir s'élever un grand récit national(iste) tout empreint des réussites du Canada, façon peut-être de fonder historiquement cette devise, répétée ad nauseam de nos jours par des politiciens en mal d'idées neuves, du Canada comme meilleur pays du monde. Recréer la grande saga nationale d'un État : le Canada, en déclinant son passé à l'aune de la bravoure de ses soldats, du génie de ses politiques et de l'idéologie *all-Canadian,* tel était — et tel est encore — le projet de ces iconolâtres de la canadienneté à tout prix.

On peut tout de même s'interroger : est-il nécessaire d'aller dans le sens de pareil récit transcendant, truffé partout de feuilles d'érable, pour faire l'histoire du pays ? Discrètement, mais catégoriquement, nous répondons non à cette question.

On aurait tort en effet, sous prétexte que l'«on ne fait plus d'histoire du Canada», de vouloir substituer, aux microrécits de l'expérience historique canadienne, des mégarécits de cette aventure qui s'enracineraient dans une entreprise de récupération idéologique du pays. La démarche historienne, c'est un truisme de le rappeler, doit avant tout obéir à des critères de rigueur. Si les métaphores avec lesquelles on a, depuis un certain temps, envisagé l'aventure canadienne apparaissent inappropriées pour rendre compte de l'histoire du pays dans sa globalité plutôt que dans ses particularités, il n'est pas nécessairement souhaitable de les remplacer, ces métaphores, par des images synthétiques du pays dont l'unifolié serait tout à la fois le dénominateur inconditionnel et la quintessence emblématique.

De notre point de vue, et contrairement à ce que prétendent certains incendiaires qui constatent et ressentent partout l'«assassinat symbolique du Canada», ce n'est pas la recherche historienne qui fait défaut au pays. Arrimée aux courants les plus novateurs et aux tendances lourdes de la discipline, cette recherche est au diapason de ce qui se fait de mieux dans le monde. Le problème tient au fait que l'on arrive mal à inventer, en s'inspirant sans fraude de ce que fut l'expérience historique canadienne, de nouvelles métaphores du pays qui permettent de penser le Canada dans sa globalité et ses particularités en même temps. Cela ne devrait pourtant pas être. Il y a lieu de croire en effet que l'aventure historique canadienne, qui ne se réduit surtout pas au seul processus politique d'institution de la fédération et de formation de l'État canadien, contient cette matière, cette factualité par laquelle il serait possible de dépasser les insuffisances, sinon les apories, des représentations actuelles du pays et ce, pour renouer avec une pratique renouvelée de la *canadianité.*

Or, quelle pourrait être cette métaphore inspirante et structurante qui accueillerait le pays dans ses tensions inextinguibles et indubitables mais qui, plutôt que de vouloir les nier ou les amoindrir, ces tensions, les présenterait comme le ferment à partir duquel s'est historiquement élevé le Canada pour être ce qu'il est maintenant, soit un projet en devenir, aux horizons ouverts et dont la problématique tout à la fois compliquée, originale et pleine de possibilités malgré les blessures qu'elle contient aussi, ne devrait surtout pas — ô misérable abdication ! —, être réduite à quelque artifice du genre : «le Canada comme accomplissement de l'unité dans la diversité», «le Canada comme pays aux mille reflets» ou encore et toujours : «le Canada comme meilleur pays du monde» ?

Sans prétendre faire état dans ce texte d'une proposition indépassable,

Le problème tient au fait que l'on arrive mal à inventer, en s'inspirant sans fraude de ce que fut l'expérience historique canadienne, de nouvelles métaphores du pays qui permettent de penser le Canada dans sa globalité et ses particularités en même temps.



Landing at Dieppe, 1942 / National Archives of Canada / PA113245

nous aimerions apporter de l'eau au moulin de la réflexion en proposant l'image de la dissonance — et sa ribambelle de notions apparentées : ambiguïté, ambivalence, équilibre instable, proximité distante, interdépendance orageuse, etc. — pour rendre compte et représenter, dans sa dynamique fondamentale, l'expérience historique canadienne comme une suite de hasards transformés en destin par choix continuels des acteurs.

On sait ce qu'est une dissonance. En composition musicale, la dissonance renvoie en effet à l'intervalle incongru et désagréable entre deux sons qui appelle une résolution par un accord harmonique. Paradoxe intéressant, la dissonance comprend aussi les notes responsables d'un tel réarrangement mélodieux. En d'autres termes, la dissonance est tout à la fois la réunion déplaisante de sons et l'accord consolant cet effet contrariant ou ennuyeux.

L'image — ou la métaphore — de la dissonance est intéressante pour aborder le cas du Canada qui, tout en générant continuellement des conflits dans le sillage de son devenir, sait précisément se récupérer (au sens littéral et péjoratif du terme, soit se ressourcer, se reprendre et se réhabiliter) grâce aux tensions et réciprocités asymétriques qui scandent sa mouvance.

À maints égards, l'aventure historique canadienne fut et reste en effet l'expression de frictions incessantes entre forces centripètes et forces centrifuges tantôt partenaires et tantôt antagoniques, tantôt complémentaires et tantôt contradictoires. Cette expérience fut aussi et demeure, par le jeu réfléchi et tâtonnant des acteurs, l'expression d'un dépassement de ces frictions dans des raccords rendant possible le passage à un ou d'autres états politiques.

Particularité intéressante mais en même temps frustrante pour bien des observateurs, ces raccords, s'ils se veulent enchaînements par rapport à un ou des projets politiques antérieurs, ne furent jamais et ne sont toujours pas résolution de l'«équation canadienne», laquelle ne comporte pas un seul dénominateur commun mais plusieurs dénominateurs conjoints parmi lesquels on trouve, assurément et de manière incontournable, le Québec et les Québécois.

À première vue décevante et déplorable, cette situation mérite pourtant d'être envisagée sous un jour positif car elle a eu, pour le devenir du Canada, des conséquences globalement heureuses et bénéfiques. Historiquement, la non résolution de l'équation canadienne s'est en effet exprimée par et dans une espèce d'ambiguïté d'êtres du pays qui s'est révélée, à plusieurs reprises, féconde et avantageuse pour passer à l'avenir.

Par « ambiguïté d'êtres du pays », nous entendons ici que les épisodes catalyseurs du devenir canadien ont de manière générale débouché sur l'ambivalence plutôt que sur l'univocité, c'est-à-dire sur une certaine infinitude, variabilité et disponibilité de destin plutôt que sur une inflexibilité de parcours. Cela est vrai de 1759, de 1837-1838, de 1840, de 1867, de 1982 et de combien d'autres événements marquants du passé du pays.

En d'autres termes, malgré les tentatives — nombreuses — de la part de petits et de grands acteurs et penseurs pour infléchir la trajectoire canadienne dans un sens en particulier, il n'a jamais été possible de focaliser le devenir du pays sur l'axe des ordonnées d'un seul principe structurant. De même, il n'a jamais été possible de séparer l'avenir du pays de son passé, c'est-à-dire de refonder le Canada en faisant fi des présences antérieures qui l'avaient façonné. Il n'a jamais été possible non plus d'imposer aux habitants du pays une seule pratique et vision du Canada, ni d'ailleurs d'éliminer ou d'omettre la volonté des groupements constitutifs du pays de s'affirmer et de s'épanouir côute que coûte, avec et contre les autres groupements, dans le paysage canadien.

C'est ainsi qu'en pratique le Canada a évolué et se meut toujours entre, d'un côté, les possibilités continuelles que lui offrent ses acteurs en cherchant à dépasser ses dissonances et ambiguïtés constitutives — celles qui découlent de sa dualité structurelle et structurante en particulier — et, d'un autre côté, l'aporie sur laquelle vient s'échouer toute tentative de résorber ces dissonances et ambiguïtés en «chantant» le pays sur le mode de l'harmonie ou de l'unité nationale.

Autrement dit, la dissonance et l'ambiguïté canadienne — ce qu'on appelle aussi le «mal canadien», pour frustrantes et désolantes qu'elles soient, ne trahiraient ni faillite nationale ni incapacité à être collectivement, ni digression déplorable de destin par rapport à l'idéal-type de l'État-nation. Elles ne seraient pas davantage l'expression d'une impuissance à imposer un projet intégrateur. La dissonance et l'ambiguïté canadienne formeraient au contraire les fondements d'un parcours historique original à reconnaître et à assumer, les assises d'une trajectoire dont il y aurait lieu, peut-être, d'exploiter les ressources pour activer la suite des choses.

Au fond, plutôt que de déboucher sur l'équivoque paralysante ou de favoriser l'hégémonie d'un seul pouvoir dominateur, la dissonance et l'ambiguïté canadienne auraient rendu possible et sanctionné en même temps l'expression des contraires. Certes, il ne s'agit pas de voir dans cette situation la preuve d'une tolérance ou d'une aptitude à la conciliation, uniques au monde, de la part des Canadiens les uns envers les autres. Pour être franc, cette tolérance et cette aptitude apparente à la conciliation ont été maintes fois démenties par les faits. Les francophones, les autochtones, les métis et combien d'autres sont là pour rappeler, à l'ordre de l'exactitude historique, tous ceux qui voudraient écraser les raisins parfois ronceux du passé canadien dans une cuve de bois d'érable pour en faire un grand cru sans lie. La dissonance et l'ambiguïté canadienne découleraient plutôt de ce qu'aucun pouvoir latent ou constitué à l'intérieur de cet espace d'interrelations sociales et politiques qu'on appelle le Canada n'a pu imposer sa seule raison aux pouvoirs concurrents, bien que de nombreuses asymétries de réciprocité se soient manifestées entre ces pouvoirs s'exprimant, se rencontrant et se disputant dans l'arène publique.

Si ma vision des choses est exacte, la dissonance et l'ambiguïté d'êtres du Canada témoigneraient donc tout à la fois de la pérennité des tensions marquant l'expérience canadienne et de l'incapacité manifeste des pouvoirs dominants d'imposer leurs logiques politiques jusqu'au bout et ce, par suite de la détermination inébranlable des forces concurrentes à s'affirmer et à s'épanouir, c'est-à-dire à être et à obtenir reconnaissance au cœur de l'espace politique institué du pays. On ne saurait en aucun cas minimiser l'importance de ces forces concurrentes dans la destinée canadienne. À maints égards, on pourrait d'ailleurs soutenir que le Canada s'est historiquement forgé comme un ensemble de paris perdus par la raison intransigeante des pouvoirs dominants ou des majorités contre l'insistance des acteurs ou des minorités à perdurer dans le temps en ne cessant jamais de s'affirmer et en cherchant à composer avec la réalité des choses et celle des autres plutôt que de la refuser ou de s'exiler dans des lieux d'êtres exigus.

Il est deux conséquences que l'on peut tirer de l'argumentation qui précède. La première est d'ordre historiographique et s'énonce comme suit : la meilleure façon de rendre compte de l'aventure historique canadienne n'est pas d'envisager le pays sous l'angle de ses convergences (de son unité) ou de ses divergences (de sa diversité), mais sous celui de ses tensions constitutives et indépassables, notamment entre ses grandes communautés linguistico-culturelles (les autochtones y compris, à ce titre), et ses régions et ses provinces (comme sièges de pouvoirs locaux) *avec et contre* le gouvernement central (comme lieu du pouvoir pannational). Autrement dit, la façon la plus appropriée de saisir et restituer l'aventure canadienne n'est pas de la raconter sous la contrainte d'une quelconque culpabilité politico-historiale («à chacun son Canada pour n'indisposer aucun Canadien»), sous celle de l'angélisme délirant («le Canada comme paroxysme de la raison généreuse et de la bienséance politique») ou sous celle de la grande saga d'un État-nation s'édifiant à coups de triomphes continuels contre l'adversité interne et externe. Le défi qui s'offre aux historiens — notamment — est plutôt de présenter l'aventure canadienne comme une histoire de possibilités découlant des ambivalences et ambiguïtés produites par la présence irrépressible, au sein de l'espace canadien, de dissonances fécondes et de tensions inexorables entre ses groupements et pouvoirs constitutifs.

La deuxième conséquence à tirer du texte est d'ordre politique. Elle consiste à dire que toute tentative qui vise à en finir avec la dissonance structurelle et structurante du Canada en fixant une fois pour toutes son évolution dans des matrices invariables, une telle tentative, donc, est la façon la plus probable de diminuer les possibilités d'avenir pour le pays. Le Canada comme pratique du dissensus mise en œuvre et contenue par une éthique de la discussion : n'est-ce pas ce qui a fait largement et qui pourrait faire encore, malgré les vicissitudes des processus de délibération et les inévitables déchaînements de la part des pouvoirs, l'expérience historique canadienne ?

À maints égards, on pourrait d'ailleurs soutenir que le Canada s'est historiquement forgé comme un ensemble de paris perdus par la raison intransigeante des pouvoirs dominants ou des majorités contre l'insistance des acteurs ou des minorités à perdurer dans le temps en ne cessant jamais de s'affirmer et en cherchant à composer avec la réalité des choses et celle des autres plutôt que de la refuser ou de s'exiler dans des lieux d'êtres exigus.

Jocelyn Létourneau est Titulaire de la Chaire de recherche du Canada en histoire, économie politique du Québec contemporain, Université Laval